

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo  
Au Collège de Saint-Maurice

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67b, p. 40-45

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Au Collège de Saint-Maurice*

## **L'illusion Comique**

Les étudiants du Collège étaient conviés le jeudi 25 février 1971 à la représentation de *L'illusion Comique* de Pierre Corneille, interprétée par la Troupe de la Comédie de Saint-Étienne.

Écrite en 1636, année où il faisait triompher le *Cid*, cette pièce fut qualifiée par Corneille lui-même de « galanterie extravagante ». Elle rejoint toutes ces fameuses productions du théâtre espagnol que Corneille s'était mis à étudier avec beaucoup d'enthousiasme. Avec ses rebondissements inattendus, et ses fantaisies drôles et ahurissantes, *L'illusion Comique* trace déjà des voies dans lesquelles le théâtre moderne se plaît à cheminer.

L'étonnante aisance dans la mise en scène et la richesse de l'interprétation ont fait de ce spectacle un véritable enchantement.

## **Les Petits chanteurs de Notre-Dame de Lourdes**

Depuis plusieurs années, le chœur d'enfants de Lourdes sillonne l'Europe apportant avec ses voix mélodieuses toute la fraîcheur de la jeunesse. La Suisse tout particulièrement a l'habitude de lui réserver bon accueil, et St-Maurice n'a pas failli à cette tradition, puisque, le 26 février 1971, la Grande Salle du Collège recevait cette sympathique chorale.

Fort de quelque 35 exécutants, et sous l'experte direction de l'abbé Hébrard, cet ensemble puise ses chants dans un répertoire des plus variés, allant de la musique polyphonique des vieux maîtres jusqu'aux chansons folkloriques les plus diverses, et ne négligeant point pour autant les œuvres de la Renaissance, les pages classiques de Mozart ou de Bach, les negro-spirituals et les pièces chorales modernes de Poulenc ou Jacques Ibert.

D'un niveau technique bien au-dessus de la moyenne, cette maîtrise se distingue surtout par son excellente fusion, et ses timbres de voix admirables. Chaque interprétation est chargée de nuances et toute de précision.

Au cours de cette soirée, ces joyeux ambassadeurs du Midi ont réussi à faire partager à leurs nombreux admirateurs ce message de paix et d'amour qu'ils s'efforcent de traduire dans leurs pèlerinages.

## **L'Orchestre symphonique de Strasbourg**

Réalisons-nous assez le privilège que nous avons, ici, à St-Maurice, de pouvoir accueillir une formation instrumentale de cette envergure ? L'Orchestre symphonique de Strasbourg, dont on a dit qu'il était digne du prestige musical de la capitale européenne, est animé, depuis 1964, par un chef remarquable qui a dirigé les plus grands orchestres d'Europe et d'Amérique : Alceo Galliera.

Le concert du 4 mars 1971 débuta par la 3<sup>e</sup> Suite pour orchestre de Respighi. Cette œuvre, écrite pour les cordes, dans le style ancien, nous permit d'apprécier la sonorité chaleureuse des violons et surtout des altos et des violoncelles. Puis ce fut la Symphonie en mi bémol KW 543 de Mozart, enlevée avec tout le brio souhaitable, bien que l'on eût aimé mieux mise en valeur une certaine délicatesse toute mozartienne.

Il est des œuvres qu'il faut à tout prix voir jouer. Le disque ne saurait restituer tout à fait le relief sonore de certaines pages orchestrées avec une habileté incomparable. C'est le cas, en particulier, de la Suite appelée « Le Tombeau de Couperin » que Maurice Ravel écrit en hommage au grand Maître français et à la mémoire d'un ami mort à la guerre. Mais c'est surtout dans la « Symphonie italienne » de Mendelssohn que l'orchestre s'est surpassé. Entraînés par l'élan irrésistible du chef, les musiciens français nous ont donné de cette œuvre attachante une interprétation pleine de fougue, de passion romantique et de charme. Une très belle soirée, vraiment !

## **Le Ballet de Sofia**

Le 10 mars 1971, les Jeunesses Musicales accueillaient le célèbre Ballet « Arabesque » de l'Opéra de Sofia, comprenant quelque 45 danseurs et danseuses.

Un programme d'une exceptionnelle richesse fut présenté par cette troupe avec la « Symphonie classique » de Serge Prokofiev, des scènes du Ballet « Carmen » de Georges Bizet, le « Boléro » de Maurice Ravel, et surtout, comme dernier volet, l'œuvre moderne « Diafonico et Adagio » de Krassimir Kurktchiski.

Dans leurs costumes multicolores, ces danseurs bulgares surent magnifiquement profiter de l'ingéniosité de la mise en scène pour faire valoir leur étonnante aisance artistique. Grâce à leur simplicité, à leur naturel sans ambages et à leur jeunesse fraîche et souriante, ils acquirent très vite la sympathie du public venu les admirer.

### **L'Ensemble baroque de Paris**

Hôte des Jeunesses Musicales de St-Maurice en 1964 déjà, l'Ensemble baroque de Paris nous revenait le 16 mars dernier, attendu par un public nombreux et enthousiaste. Il est donc vrai que les habitués de nos concerts savent apprécier le souci des organisateurs pour nous procurer des artistes d'une pareille classe. Ceux de l'Ensemble baroque ont des noms prestigieux : le flûtiste Jean-Pierre Rampal rentrait tout droit de New York où, la veille encore, il donnait un brillant récital ; Robert Gendre, violon, Pierre Pierlot, hautbois, Paul Hongne, basson et Robert Veyron-Lacroix, clavecin.

La musique leur sort des mains et des lèvres comme le sourire des anges musiciens. Ils se jouent des difficultés avec une grâce souveraine. On écouterait durant des heures ces œuvres de l'époque dite « baroque » qui se situe au début du XVIII<sup>e</sup> siècle : Quintette en mi mineur de Bois mortier, Sonate tirée de l'« Offrande musicale » de J.-S. Bach, Quintette en sol majeur de Telemann, Concert « Le plaisir des Dames » de Corette, Trio pour flûte, hautbois et basson ainsi que le Concerto à Cinq en ré majeur de Vivaldi. Et des bis à n'en plus finir... Les artistes revenaient toujours avec le sourire. On ne saurait assez remercier les Jeunesses Musicales de nous procurer une délectation aussi royale !

### **Le Concert de la Passion**

Dimanche après-midi, 28 mars, les Jeunesses Musicales offraient au très nombreux public accouru en la Basilique son traditionnel Concert de la Passion. Point d'orgue cette année-ci, mais un Ensemble de cuivre formé de quatre jeunes musiciens professionnels, « Le Quatuor St-Jean » de Lausanne : A. Besançon et P. Baud, trompettes, J.-F. Bovard et J.-P. Beltrami, trombones. Dès les premières pièces de Dubuis, Phalèze et Gabrieli, on put apprécier la parfaite fusion, le velouté et la sonorité extrêmement noble des instruments.

L'Ensemble vocal de St-Maurice, sous la direction du chanoine Marius Pasquier, évoqua le climat tragique de la Passion en interprétant quatre motets : « Tenebrae factae sunt » de Ingegneri et « Peccavimus » de

Palestrina, à quatre voix ; « Vinea mea electa », motet à six voix de Francis Poulenc, aux harmonies nouvelles et pourtant si dépouillées qui confèrent au texte sacré, emprunté à l'office des Matines du Vendredi saint, une lumière d'aube de Pâques ; enfin l'émouvant « Crucifixus » à huit voix de Lotti.

Trois pièces pour cuivres, « Canzona » de Frescobaldi, « Ricercare » de Luzzaschi et « Spielstück » de Praetorius précédaient le Psaume « Lobe den Herren, meine Seele » pour soli, chœur, cuivres et clavecin de Schutz. Originellement conçu pour double-chœur, ce psaume fut interprété par l'Ensemble vocal et le Quatuor des cuivres. Le timbre de ces derniers s'harmonisa parfaitement avec la chaleur des voix humaines. Accompagnés au clavecin par le chanoine Georges Athanasiadès, les solistes : Liliane Crittin, soprano, Michèle Olivier, alto, Guy Revaz, ténor et Oscar Lager, basse, firent preuve de très belles qualités musicales.

La deuxième partie de ce concert spirituel s'ouvrait par deux motets de Poulenc « Exultate Deo » et « Quem vidistis, pastores » à six et cinq voix, œuvres difficiles que l'Ensemble vocal interpréta avec beaucoup de ferveur et d'aisance. Le « Virga Jesse » de Bruckner voulait être un hommage à la Vierge et annonçait déjà le Magnificat. A leur tour, les cuivres jouèrent une Suite de Melchior Franck, une Sonate « La Fontana » de Gussago et une Pavane de Susato.

Après quoi les deux Ensembles s'unirent à nouveau pour l'exécution d'un somptueux « Magnificat » de Pachelbel pour soli, double-chœur et clavecin. Liliane Crittin et Jacqueline Semadeni interprétaient les parties solistiques.

## **Journée Agel de cinéma**

(14 mai 1971)

Cette troisième et dernière session de l'année scolaire 1970-1971 est placée sous le signe du **tragique**. Au programme : *Electre*, de Michel Cacoyannis, et *La splendeur des Amberson*, d'Orson Welles.

Spécialiste de la littérature grecque qu'il enseigna durant de nombreuses années, Henri Agel nous introduit d'emblée en pleine tragédie antique. Eschyle, Euripide et Sophocle ont tous trois écrit une *Electre*, et Michel Cacoyannis envisage d'abord d'adapter la pièce de Sophocle. Mais il trouve celle d'Euripide plus séduisante au point de vue de la psychologie des personnages. Il fait d'*Electre* (rôle tenu par Irène Papas qui obtint le prix de la meilleure interprète) une jeune fille farouche, haineuse et violente, murée dans la solitude. A côté de cette actrice exceptionnelle,

Oreste paraît fragile, un peu mou et indécis. Il sait que, sur l'ordre des dieux, il doit venger son père dans le sang, mais il hésite devant l'horreur de cet acte. Sa sœur lui insufflera la force nécessaire.

Michel Cacoyannis a tourné les extérieurs à Argos et à Mycènes même, avec l'aide de milliers de figurants fournis par l'armée ; mais pour plusieurs scènes de foule, il obtint le concours de paysans authentiques.

Que dire du chœur des villageoises ? Par fidélité à la tragédie grecque, il a été conservé par le metteur en scène, mais il faut reconnaître que ses interventions ont parfois un caractère factice et difficilement supportable.

Relevons la grande beauté de l'image et la richesse de la bande sonore ; la musique de Mikis Theodorakis, notamment, est remarquable.

Il serait exagéré de crier au chef-d'œuvre, mais, avec plusieurs critiques français (et avec l'Office catholique international du cinéma qui lui a décerné son prix) nous dirons que « si ce film n'avait pour résultat que de nous introduire à l'un des grands classiques de la littérature grecque, il aurait déjà droit à nos louanges ».

La séance de l'après-midi nous réservait *La splendeur des Amberson...* et une surprise désagréable. En effet, après une fugitive et très vague lueur sur l'écran, l'appareil se mit résolument en grève. Une table ronde permit aux plus fervents cinéphiles de poser à Henri Agel une foule de questions sur Orson Welles et sur certains films vus récemment dans la région.

Grâce à la bienveillance de la Cinémathèque suisse (elle nous a permis de garder le film pendant quelques jours, et nous l'en remercions), la projection put tout de même avoir lieu le mercredi suivant.

*« Isabelle Minater Amberson, devenue veuve, veut épouser Morgan. Son fils Georges s'oppose à son mariage avec ce fabricant d'automobiles dont il aime lui-même la fille Lucy. Sa mère meurt, il reste seul et ruiné, avec une tante à moitié folle, puis se décide à travailler. »*

Georges Sadoul résume en ces trois phrases un scénario qui, à la première vision, paraît singulièrement confus. Il comporte en effet de nombreuses ellipses ; ainsi, par exemple, trois personnages meurent au cours du film, et c'est seulement la suite de l'histoire qui nous le fait comprendre, car rien n'est dit explicitement.

Il faut déplorer la liberté prise par les dirigeants de la RKO qui ont profité d'une absence d'Orson Welles (à ce moment-là en Amérique latine) pour opérer des coupures et bouleverser le montage du film. Cela n'est sans doute pas complètement étranger à certaines énigmes.

Il reste qu'une remarquable direction d'acteurs, la perfection de l'image, une utilisation géniale de la profondeur de champ, et une duplicité certaine de la caméra qui nous intrigue en s'attardant sur des objets absolument étrangers à l'action (et aussi hétéroclites qu'une rangée de casseroles, un gâteau, une cafetière) portent la signature infaillible du futur auteur de *Dossier secret* et de *La soif du mal*.

**Au terme de cette année scolaire, nous tenons à exprimer à Geneviève et à Henri Agel la reconnaissance de notre collègue pour tout ce qu'ils nous ont apporté avec tant de générosité, de compétence et de fidèle amitié.**

**Pensant aux nombreuses sollicitations dont ils sont l'objet en France et à l'étranger, nous les remercions très chaleureusement de nous réserver chaque année des dates qui sont pour nous marquées d'une pierre blanche.**